

L'OBSERVATEUR FRANÇAIS.

ORGANE DES INTÉRÊTS ÉTRANGERS DANS LA PLATA.

BUREAU : Rue du 25 Mai numero 50.	ABONNEMENTS : Montevideo, un mois 1 patacon. Buenos Ayres, 3 mois 75 piastres. Bresil, 3 mois 6 \$ 000.	REDACTEUR RESPONSABLE : LÉON BEAUSSANT.	BUREAU : Rue du 25 Mai numero 50.
--------------------------------------	--	--	--------------------------------------

VARIÉTÉS.

Les Vendangeurs et les Sorciers.

L'automne est la saison des poètes. L'idée se balance avec les peupliers dont les feuilles jaunissent et tombent. Le rayon d'octobre se mêle avec la brise rafraîchissante, et l'âme est empreinte à la fois de chaleur et de calme. De cette chaleur et de ce calme naît la rêverie caressante, et l'image, se parant de mélancolie, vient embellir toute chose. Le printemps revêt la poésie d'une toilette vive et brillante ; la strophe à l'élan spontané, la mélodie souple et variée des chants du rossignol ; les concerts poétiques de l'automne peuvent se comparer à la musique douce et rêveuse que module le gosier du rouge-gorge. Le petit ruisseau qui court dans les herbes semble s'attrister aussi, et son murmure n'a plus la même gaieté qu'au temps du renouveau, où son gazouillement faisait fête aux fleurs naissantes et saluait les papillons d'or.

L'automne est aussi la saison des penseurs. La mélancolie nourrit la pensée et la développe. L'esprit philosophique se repaît d'admiration et de tristesse. On aime plus l'espèce humaine quand le cœur s'attendrit, et l'idée de l'infini s'empare de tout notre être en face de ce dépérissement où la nature conserve encore toute sa grandeur et toute sa grâce. L'automne d'une vieille religion est toujours le berceau d'une religion nouvelle. Une doctrine qui s'éteint à quelque chose de grave et de sombre, et le philosophe, sachant que l'homme a toujours besoin de croire et d'aimer, mêle le sentiment à la raison et puise au fond de son esprit et de son âme les éléments de la doctrine qui doit naître. C'est ainsi que l'inspiration incessante de l'humanité passe de forme en forme et les idées religieuses ont des constitutions successives comme les idées politiques.

Mais l'automne n'est pas seulement un tableau mélancolique ; il a aussi son aspect riant. Dans la Gironde surtout, c'est une saison de fête et de réjouissance. Sans parler des chasseurs infatigables qui parcourent en tout sens nos campagnes riantes et qui poursuivent la perdrix ou le lièvre ; sans parler des écoliers en vacances qui battent les buissons et qui, comme les oiseaux, portent leur entrain et leur liberté de bois en bois, de prairie en prairie ; nous avons les bandes joyeuses des vendangeurs qui, au bruit des chansons, font tomber les grappes mûres et chargent les pressoirs ; nous avons le jus enbaumé du raisin, coulant à flots, pour se transformer en cette liqueur givrée qui ne flatte pas seulement notre palais, mais qui contribue à cette vivacité naturelle, à ce sel pétillant dont s'animaient l'intelligence des vieux Gaulois et dont se pare encore l'esprit des Français modernes.

Vieux Bacchus, tout ici célèbre tes louanges.

Comme au temps de Virgile, les pieds des vendangeurs se rougissent de vin ; mais la vigne ne se marie plus aux branches de l'ormeau. Virgile ne connaissait pas l'œidium, autrement il l'eût maudit avec éloquence, et peut-être, mettant à profit la souplesse extraordinaire de la langue latine, il eût prêché en admirables vers le soufrage, comme il enseignait l'art de planter la vigne, de la tailler, de la cultiver, et de la mettre à l'abri de la dent des bêtes destructrices. Cette poésie-là eût beaucoup mieux réussi pour répandre l'usage du soufre que la lourde prose de quelques savants ! Plus de raisins chargeraient nos ceps ; plus de vin coulerait de nos cuves ! Les vignes rons auraient d'abondantes récoltes ; les petits bourgeois et les ouvriers ne boiraient plus des boissons falsifiées, mais des liqueurs saines et fortifiantes. L'abondance ferait maître la bonne foi en même temps que l'aisance. Tout irait pour le mieux, au point de vue moral et matériel. Il ne faudrait pour cela que la résurrection de Virgile !... Les morts sont bien morts ; fussent-ils même poètes, c'est-à-dire des demi-dieux !

Les mœurs des vendangeurs sont curieuses à étudier, et les perplexités des prisonniers ne sont pas moins intéressantes. C'est un enfer que la propriété... et cependant, pour la bourgeoisie, elle est une des conquêtes de la révolution : Voyez-vous ce propriétaire au milieu de son vaste vignoble ; eh bien ! l'inquiétude le poursuit à toute heure, et pour son esprit, il n'y a pas un instant de repos. Avril fait bourgeonner ses ceps vigoureux, il ne dort plus pendant un mois, il craint la gelée, c'est-à-dire le feu. Sa vigne en fleur répand partout, en juin, un doux parfum de réséda, le voilà tout à coup préoccupé de la coulure. Toutes ces fleurs parfumées peuvent tomber en un jour, desséchées comme les feuilles d'automne. La graine succède à la fleur et la grappe s'allonge, mais une poudre blanche l'enveloppe : c'est l'œidium. Le verjus s'étirole et la récolte est compromise. Ce n'est pas tout : quel est dans l'horizon ce nuage qui grossit et s'avance ?... il porte en ses flancs la grêle, c'est-à-dire le ravage et la ruine !...

Voilà bien des dangers. Les propriétaires se créent d'autres inquiétudes ; mais celles-là sont tout-à-fait gratuites. J'en ai vu pâlir de colère en apercevant les lèvres noircies des vendangeurs et leur visage barbouillé de jus. Je connaissais une vieille dame qui, au contraire, devenait pourpre en ces occasions ; elle était toujours menacée d'une apoplexie fondroyante à l'époque des vendanges. Chaque graine de raisin qu'elle voyait avaler, l'agitait des pieds à la tête, elle calculait qu'une grappe contenant une centaine de graines, c'était une centaine de gouttes qu'elle perdait ; cent gouttes de vin pouvaient faire le plein d'une barrique.

Cette femme-là, comme on voit, calculait au plus près et calculait juste. Le génie de l'arithmétique était développé chez elle par un furieux amour de la propriété. J'aurais plaint M. Proudhon, s'il lui venait à l'esprit à l'oreille : la propriété c'est le vol !

Le Médoc, cette terre d'où jaillit le nectar parfumé d'ambrosie, cette contrée que resserre de toutes parts une vaste mer et un grand fleuve, le Médoc, pays monotone et sans vie, présente une physionomie toute particulière à l'époque des vendanges. Un jour vient, jour de récolte, et toute la population est sur pied. Les étrangers accourent aussi ; viticulteurs improvisés, offrant des types bizarres et des costumes impossibles. Tous les âges sont représentés, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Quelle ambiance pour ceux qui, pendant toute l'année, mangent du pain sec et boivent de l'eau claire, de pouvoir se nourrir de viande, un mois durant, et se désaltérer avec de l'excellente piquette ! A table, ils sont plus bruyants que gai ; mais il faut considérer le visage comique des paysans médocains ; prêtant l'oreille, écarquillant les yeux aux accents et devant les gestes d'un orateur inattendu, Cicéron de village, beau parleur qui s'est formé à l'éloquence sur les tréteaux de la foire, et qui, au seizième siècle, eût peut-être joué un rôle brillant dans les *Mystères des frères de la Passion* ou dans la pantomime italienne.

Quand l'ouvrage manque dans les villes, il n'est pas rare de voir figurer parmi les vendangeurs des ouvriers, quelquefois habiles, et qui fréquentaient même des ateliers importants. Chaque soir, après souper, les vendangeurs s'assemblent par groupes, et s'en vont chantant dans la bourgade les chœurs des opéras et les romances nouvelles. Toutes ces voix de prolétaires vont à l'âme ; cette harmonie multiple semble jeter un voile sur la pauvreté, et le sourire flotte un instant au-dessus des larmes cachées. Les morceaux les plus remarquables de la *Furberie* et de *Guillaume Tell* ont été introduits de la sorte au sein du Médoc. Les paysans les répètent de village en village en les défigurant ; les repas de noces, les fêtes locales retentissent de ces airs complètement estroptés. Ce n'était point pour de semblables gosiers qu'avaient écrit Donizetti et Rossini ! Le violon du ménestrier était seul digne de produire des accords pour de telles oreilles !... Mais ces gosiers, ces oreilles pourraient se transformer, si l'étude de la bonne musique s'associait à la popularité des orphéons. Quant aux *libretti*, ces braves Médocains les traitent un peu comme ils le méritent ; en écorchant les vers de M. Scribe et ses consorts, ils ont chance d'y ajouter un peu plus d'harmonie et d'originalité.

Les vendangeurs des deux sexes mangent bien et boivent encore mieux ; mais ils ne peuvent répéter le refrain célèbre des *Finlandais* :

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon repas et surtout un bon lit !...

De lit, ils n'en ont point ! La plume et la ouate se changent en paille et en guenilles étendues dans de vastes granges. Les nomades sauvages se couchent sur les feuilles sèches ; ils ont pour plafond le ciel bleu et pour lumières les étoiles ; ces nomades civilisés ont de la paille pour lit ; pour plafond, ils ont la charpente d'une grange, et pour lumières des chandelles de résine. Et, pour que tout soit simple et primitif, pour que le tableau n'ait que des rayons et n'ait point d'ombres, il est bien entendu que les demoiselles et les dames n'ont point de *compartiment à part* ; mais le sommeil, gardien très pudique, veille sur l'amour dans ce dortoir ambulatoire !

Si ce gardien chasse l'amour, il ne chasse pas du moins les sorciers. Avec le vin, les sorciers sont un des produits les plus indigènes du Médoc. Pendant la nuit sombre, ils font leur *Sabbat* autour des arbres du *Prat Laurel*. Les sortilèges sont les plus proches parents des miracles ; ils touchent aussi au surnaturel. Le moyen-âge, qui voyait le Diable partout, persécutait les sorciers. C'est le cas de dire que le catholicisme les poursuivait et les faisait naître, car l'esprit superstitieux des masses était entretenu par l'ignorance, et c'est le maître d'école qui est chargé, en définitive, de vaincre le sorcier. Nos pauvres aïeux, avec le poids de la glèbe, avaient à subir la misère intellectuelle ; ils avaient cependant un cerveau comme nous ; mais les directeurs de la société d'alors avaient oublié à dessein une chose essentielle : c'était d'allumer la lanterne.

Il existe dans le Médoc plusieurs familles de sorciers ; elles sont hales de leurs conceptions superstitieuses ; elles les effraient. Cette race infortunée jouit d'un pouvoir vraiment diabolique ; c'est d'octroyer le *mal donné*. Ce mal est incurable et résiste à toutes les ressources de la science d'Hippocrate. Les personnes qui croient avoir reçu le *mal donné* disent naïvement à leur médecin : « Vous êtes bien savant, monsieur le docteur. » mais, pour le coup, vous ne me guérez point. « Le sorcier m'a touché un soir sur le bord du chemin, c'est fini et c'est fatal, on ne guérit pas de ces maladies-là. » Or, comme la superstition engendre la superstition, on accourt à Bordeaux, on vient consulter la *sommambule*. On fuit le sorcier pour venir trouver la *sorcère*, appliquant ainsi involontairement la loi des semblables, mais d'une façon irrationnelle. La *sommambule*, qui n'est pas une imbécille, a le talent de répéter avec adresse ce qu'elle a pu saisir dans les paroles du naïf consultant. Elle administre des remèdes infaillibles à un malade, qui a la foi du charbonnier et qui, n'ayant d'atteint que le cerveau, guérit presque toujours. Ce miracle fait la fortune des *sommambules* et le malheur de la civilisation.

Les filles et les garçons des sorciers sont partout

FEUILLETON.

BOHEMIENS

ET

Grands Seigneurs.

(N° 1.)

(Suite.)

Le soleil était couché ; les premières ombres du crépuscule s'étendaient sur la forêt de Vincennes. Les gentilshommes avaient fait leurs adieux aux bohémiens et étaient remontés sur leurs chevaux qui piaffaient au départ. Le chevalier de Nerlanges s'était emparé de la monture d'un piqueur en murmurant contre le marquis de Saint-Yves. Le chevalier de Guise s'était éclipé. On s'en aperçut.

— Où donc est M. de Guise ? s'écria le comte de Fergi, en cherchant des yeux dans la foule des cavaliers !

— Au fait, s'écria Saint-Yves, il a bien brusquement disparu !

— Je gage, dit le chevalier, affectant un air léger, je gage qu'il aura suivi Gianina !

On rit un peu, et le brillant essaim prit au galop la route de Paris.

Le chevalier de Nerlanges tout à ses pensées, retint son cheval qui se cabra et qui, frémissant d'impatience, l'oreille dressée, l'œil ardent fixé

sur le nuage de poussière que soulevaient les pieds rapides de ses compagnons, hennit avec force.

— Oh ! s'écria le chevalier, en laissant déborder sa haine, qui ne débarrassera de cet homme !

— Moi ! dit une voix près de lui.

Le chevalier tressaillit, baissa les yeux, et aperçut Poppo s'appuyant sur son bâton ferré.

CHAPITRE V.

Elle ne vient pas !... Réveries de Gianina. — Encore l'homme du manteau. — Une clarte mystérieuse. — Idées d'une bohémienne sur la richesse. — Le malheur.

Tout était silencieux et calme à cette heure du soir dans les alentours du royal donjon. Les bohémiens eux-mêmes se taisaient. L'inconnu au manteau, que nous avons laissé rêvant, semblait n'avoir point changé d'attitude ; seulement, les rayons naissants de la lune avaient succédé sur son front aux rayons mourants du soleil.

Soudain, un bruit léger le fit tressaillir ; il regarda : une forme vaporeuse se dessina dans la pénombre ; c'était Gianina. Elle s'avancait la tête inclinée, les bras pendants, les mains unies sur son tambour de basque ; elle allait lentement. Arrivée près de l'inconnu, elle s'arrêta, promena son regard sur le gazon, et dit, en se parlant tout haut :

— Ce doit être par ici que je l'ai perdu, mon délicieux ruban vert. C'est sans doute quand ce fat de chevalier de Nerlanges, que je ne puis souffrir, a osé... — Là, sa pensée changea d'objet ; un ravissant sourire effleura ses lèvres ; elle regarda le ciel et murmura... — Comme il m'a généreusement protégée, lui ! — Bah ! fit-elle, après un

moment de silence, avec un mouvement de tête adorable, c'est encore un mauvais sujet comme les autres ! Elle se tut de nouveau ; puis, souriant encore, elle reprit : — Pourtant, j'ai senti là quelque chose... La charmante fille devint triste. — Enfin, murmura-t-elle, les mains jointes, le regard perdu dans un nuage, comme pour y chercher une révélation : — Quatre jours encore, quatre jours... et Gianina, hélas ! n'existera plus ! — Elle soupira de nouveau ; et, secouant la tête comme pour chasser une pénible pensée, elle s'écria, en frappant du pied comme un enfant contrarié :

— Qui donc me dira où est mon ruban ?

Le gentilhomme n'avait pas perdu un de ses gestes, une de ses paroles ; jusqu'alors il avait craint de l'effrayer en se montrant ; comme elle s'éloignait, il l'appela.

Gianina se retourna, le reconut et vint à lui.

— Il faut enfin que je vous parle, dit le vieux gentilhomme ; depuis un mois que je suis à Paris, je n'ai qu'une pensée : vous... Oh ! point d'inquiétude, Gianina ! Voyez, ma barbe est grise ; l'amour n'est plus de mon âge ; et cependant j'ai cru que ma folle tête allait encore me faire des siennes. Ce que je ressens pour vous, Gianina, n'est qu'un intérêt tout paternel.

— Vraiment ? fit Gianina étonnée : C'est bizarre !

— En effet, reprit le gentilhomme ; mais c'est ainsi ; je vous suis partout. J'aime à vous regarder, à vous écouter ; je me ferais tuer pour vous. — Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille effrayée de tant d'ardeur.

— Et cependant, continua le gentilhomme avec mélancolie, je ne vous aime pas d'amour.

— En êtes-vous bien sûr ?

L'inconnu ne pût s'empêcher de sourire.

— Très-sûr, répondit-il.

Gianina, libre d'arrière-pensée, tendit au gentilhomme une main qu'il serra dans les siennes.

— Gianina ! s'écria-t-il avec feu, vous êtes une délicieuse enfant ! — Et comme la bohémienne fit un mouvement pour retirer sa main, il se hâta d'ajouter : — Ne vous effarouchez pas ; je vous le répète, mon enthousiasme est inoffensif.

— Je vous crois, dit Gianina avec un franc sourire ; tenez, depuis que vous me parlez, une confiance sympathique entre dans mon cœur. Oui, vous avez quelque chose qui me plaît décidément.

— Eh bien, tant mieux ! s'écria le gentilhomme ; nous pourrions peut-être nous entendre. Moi, voyez-vous, j'ai vécu le double de mes années. Je n'ai, duels, folles amours, j'ai tout éprouvé, l'amertume est venue ensuite ; un beau jour, on plût un triste jour, je me suis réveillé dans le néant de ma vie, sans affection, sans espérance, sans rien au monde, et j'ai frémi ! Alors, ouvrant mon âme à des émotions que je ne connaissais pas encore, mais dont on me vantait la douceur, je goûtai quelques années de véritables joies. Qui l'aurait cru ? j'avais encore des illusions à perdre ! Je relevais seul et je doutai de Dieu. Eh bien, Gianina, moi, dont le cœur desséché se croyait inaccessible désormais à tous sentiments tendres, j'ai été ému à votre aspect, comme je l'étais par tout ce qui était beau, il y a trente ans. Expliquez-moi donc cela, vous que êtes sorcière ?

Gianina soupira profondément, comme si le mélancolique regard de l'inconnu, qui ne la quittait pas, lui eût rappelé des souvenirs.

La suite au prochain numéro.

de la Gaîté, fut fait prisonnier Po-
lides, pour venger la mort de Taxi-
mènes-Comiques; voilà ce que nous
mélément. M. Racine a peut être
ment des faits dont il n'était pas
perruque Louis XIV, dont il était
que MM. La Fontaine et Moïse
il pas, ce nous semble, à mettre
arcelles inventions. Une perruque
mer ce droit là. Nous démontrons
che prochain.

Et dans le *Pogoris* de Lyon :

« Je suis vient d'assister à un mariage
très commun du voisinage de la
par un maire qu'on ne peut voir
de respectueuse admiration.
L'agristat, M. M., est âgé de qua-
rante, et ses années patriarcales ne
ont un fard pour lui; la vivacité
sérieuse, sa démarche ferme et même
envies par plus d'un homme de
ans.

« Je me suis, au banquet nuptial,
assisté, le grand-père de la mariée,
même âge, et qui fait encore com-
munes courses à pied sans se fati-

ni à surtout frappé notre compatriote convives, c'est une coïncidence — peut-être, parce dans le le maître a trois fils l'un est né le 25 janvier 1811, et le 25 janvier 1721. Les derniers se sont mariés chacun au 25 janvier, encore célibataire, se marier pourrait le faire, comme ses aïeux.

Courrier de l'Isère :

Un somnambule a fait mardi matin dans les rues de Grenoble, un sommeil somnambulique. Dirigeant côté de l'Isère, il est descendu la construction de Saint-Laurent, et a traversé un village, sans danger et

On amène au milieu des décombres, on amaré au bord, et enfin sur les pontons qui s'avancent dans la rivière et qui recablent pour les déblais. On l'a posé sous suspendu, et, soutant légèrement en fil de fer, il en a opéré avec une dextérité incroyable.

à gauche. Il est ensuite redescendu le chemin, s'est laissé glisser le long des tiges verticales en vers et a franchi la Perrière, d'où il est retourné à son domicile en marchant sur les cailloux et du pont en pierre."

ANNONCES.

RO DE SOLIS.
Ópera Lírica Italiana.

RECION EXTRAORDINARIA.
DEL AUTOR WENCESLAO FEMI.
Comienza 28 de Diciembre.

la Representación
INDIJENA.
actos y en castellano, compues-
tos, y dedicada á Montevideo por
tro Wenceslao Fumi.
Indijena es del poeta oriental D.

AVIS
aux Français et Anglais
déjudiciés de guerre.
 Les Français et Anglais sont invimédiatement leurs dossiers à
 leur respect.
 Les Français auront à s'adresser rue
 185, et les réclamants Anglais
 numéro 111.
A. Duro, — W. G. Lotton.
 décembre 1862.

le Zavala--80.
ment de vins fins, liqueurs, limo-
ut espce de liquides ainsi que de
s de thé du premier choir et au-
4 20 0/10 au dessous des prix;
dement les vitrines, le comptoir

e droit à la clef.

